



**Jean-Christophe Bailly**



## **Le dépaysement**

*(Éditions du Seuil, 2011)*

### **4. Le voyage de la fève**

(extrait)

On le sait, l'expression « France à deux vitesses » a eu beaucoup de succès, et spécialement chez les hommes politiques. Elle m'a toujours déplu, d'abord parce qu'il n'y a pas deux vitesses mais une gamme beaucoup plus étendue et ensuite et surtout parce qu'elle suppose que la lenteur est un retard ou un handicap qu'il faudrait combler. Disant cela, je vois aussitôt s'ouvrir devant moi le piège d'un éloge manichéen de la lenteur, avec tout le cortège des valeurs (d'ancienneté, de prudence, d'accalmie) qui se profile dans son sillage. La vitesse aussi est une joie (et la façon dont le TGV fend l'étendue une surprise), mais ce qui est à dire, et sans s'encombrer du bagage des valeurs, c'est qu'une différence considérable existe, désormais, sur les mêmes parcours, entre ceux que l'on accomplit en train à grande vitesse et ceux qui se font plus lentement et avec des arrêts fréquents. La différence des gares parle d'ailleurs d'elle-même, mais par-delà bâtiments et approches, ce sont bien sûr essentiellement les passagers, ce sont les gens qui diffèrent, et même s'il y a encore une première et une seconde classe dans les trains de desserte locale ou les trains Corail, elles doivent être comprises comme une sous-division interne à une sorte de troisième classe – et je me souviens ici de la peinture de Daumier avec l'enfant endormi, les deux paysannes et, derrière eux, les hommes aux lourds chapeaux (elle figurait dans les manuels scolaires) : certes, ce n'est plus comme ça, mais ce serait tout de même approchant avec, bien sûr, les traits d'aujourd'hui – plus de paysanne au panier mais une africaine traînant un lourd sac de plastique renforcé à motif écossais bleu et rouge, et le même enfant que celui qui dort mais avec des écouteurs sur les oreilles et un sac à dos au lieu d'une caissette en bois.

### **5. Culoz**

(extrait)

Qui dira la violence et l'efficacité avec lesquelles de tels lieux – salle d'attente proprement dite ou quais déserts – installent une idée de la vie qui se prive presque automatiquement de toute dimension d'espoir ? C'est comme une forme de raffinement, mais à l'envers, et peut-être aussi comme une culture : il y a en tout cas une chaîne de sens unanime qui se transmet d'une gare à une autre, d'un bac à plantes à un autre et qui transite par toutes herbes folles poussant le long des voies. À la fin non seulement on s'habitue (l'attente se coule en elle-même, s'éprouve jusqu'à figurer une forme indolore du temps) mais on en redemande, non par un quelconque et snob appétit pour ce qui serait kitsch mais pour des effets de vérité, de véridicité, déposés à même les quais – une idéologie naïve qui vaut ce qu'elle vaut, fondée sur le principe que les fleurs, quelles qu'elles soient, égalaient et que les trains, somme toute, finissent par arriver à

l'heure, même s'ils sont en retard : idéologie, on le voit, à l'opposé de celle, dominante, de l'efficacité lisse qui, elle aussi, a ses ornements, par exemple des palmiers ou des oliviers exilés dans de grands pots stupides comme on en voit gare de Lyon.

Mais la seule image qui peut-être a la force de se poster avant toutes ces autres, et peut-être aussi banale qu'elles, est celle de ce couple croisé alors que j'étais monté sur la passerelle et qui passait devant la gare, sur la route – lui, en survêtement et barbu, poussant un landau, elle marchant à son côté, intégralement voilée. Un couple de musulmans intégristes, donc, comme on en voit désormais si souvent, mais qu'on ne se serait pas attendu à trouver à Culoz, alors même que ce genre de lieux – villes ou villages égarés ou misérables, zones de péri-industrie, grande, voire très grande banlieue – c'est la règle. Ils étaient là, donc, dans la banlieue de rien, dans ce rien épars de la rurbanité nouvelle, et se parlant et riant, en promenade. Me voyant les regarder, l'homme me jeta un regard sans insistance, vaguement hostile, et c'est tout – ma pensée les accompagna ensuite, vaguement hostile elle aussi, puis s'interrogeant. Ce que je voudrais, c'est dire absolument et simplement de quoi elle était faite – de le dire, donc, à distance de toute déclaration comme de toute posture (lesquelles, de façon pénible, obsédante, sont l'une et l'autre d'usage courant aussitôt qu'il est question d'immigration et, plus encore, d'islam).

Donc au début, je l'ai dit, une vague hostilité : pas un mouvement de haine, mais un retrait, quasi un réflexe – pourquoi le nier ? Rien, dans ce qui nous fabrique et nous lance en avant dans le monde (et ce serait d'abord un fond républicain remontant à l'école publique des années cinquante – oh, il faudrait tout détailler, suivre toutes les ramifications de ce sentiment laïque spontané), ne peut préparer à cet effacement volontaire ou subi du visage féminin dont le voile est la marque. Rien non plus, si l'on pense aux gestes que la pratique rigoureuse de l'islam requiert – ces prières, ces interdits, cette absence de doute et d'ironie – qui s'avance vers nous d'une façon compréhensible, directement admissible : les « limites de la simple raison » sont dépassées d'emblée et c'est ce qui nous crispe, mais voilà, en même temps, je dois le dire, de ce couple qui n'était pas silencieux – ils se parlaient, ils riaient – se dégageait une sorte d'harmonie, la sensation d'un partage, aussi bien, par le costume ou la panoplie, une intimité et peut-être une résistance à l'absorption pure et simple dans une nation en laquelle ils ne se reconnaissent pas. Comme c'est difficile ! Puisque je ne cherche à rien justifier, et surtout pas l'intégrisme et sa revendication haineuse, absurdement tendue. mais il y avait cette *passeggiata* (y a-t-il un mot arabe pour désigner cela ?) et ce que je pouvais, à travers elle, imaginer de la vie de ces gens venus d'ailleurs et échoués là, à Culoz, dans un pli caché du monde sur lequel ils tentaient une sortie : par conséquent leur cuisine et leur chambre, le tapis de prière roulé dans un coin, un calendrier, un biberon aussi bien, et des oranges, une bouilloire électrique, un sac de pain de mie à demi entamé... la nature morte que chacun improvise, la communauté facile des objets, comme un repli ou un refuge et ce que je sais, ce que je peux dire, c'est que la « France » est faite maintenant de cela, de cela aussi : de ces exils, de ces replis, de ces autels secrets et qu'il y a là comme un effet boomerang de l'époque coloniale, quand des hommes et des femmes, peut-être catholiques, venus d'Alsace ou de Normandie, poussaient eux aussi leurs landaus sur des chemins, à Tlemcen ou dans telle petite ville d'Algérie, un peu plus gaies peut-être que ne l'est Culoz.